



Le monument des Suovétauriles de Beaujeu (Rhône)

Paul Veyne

► To cite this version:

Paul Veyne. Le monument des Suovétauriles de Beaujeu (Rhône). Gallia - Fouilles et monuments archéologiques en France métropolitaine, 1959, 17 (1), pp.79-100. <10.3406/galia.1959.2257>. <hal-01924484>

HAL Id: hal-01924484

<https://hal.science/hal-01924484v1>

Submitted on 3 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

LE MONUMENT DES SUOVÉTAURILES DE BEAUJEU (Rhône)

par M. Paul VEYNE

On peut voir, au Musée de Lyon, un bas-relief qui n'est pas moins remarquable par son sujet — le sacrifice solennel de deux taureaux, d'un bélier et de deux truies — que par le nombre des personnages : près de trente figures. Il est connu sous l'appellation de « monument des suovétauriles de Beaujeu », du nom de la petite ville, située à une quarantaine de kilomètres au nord de Lyon, où il a été longtemps conservé. En dépit de l'intérêt qu'il présente, le relief est loin d'avoir la renommée qu'il mérite, et bien peu d'archéologues s'en sont occupés. On ne peut guère citer qu'Espérandieu, qui en donne une description rapide, et M^{me} Ryberg, qui vient de lui consacrer deux pages de ses *Rites of the State Religion in Roman Art*¹. Au terme de son étude, M^{me} Ryberg relève que « this sacrificial scene corresponds remarkably closely to the rites of the Roman *fratres Arvales* », et conclut dubitativement que « the relief at Lyons does in fact represent either the Roman Arval rites or a local version of them ». C'est une autre interprétation que nous allons en proposer.

Long de 1 m. 80, taillé dans une pierre commune, le monument de Beaujeu est l'élément antérieur d'un couronnement d'autel (fig. 1).

Le lecteur se reportera au croquis coté que nous publions ici (fig. 2). La partie postérieure du monument, aux deux extrémités, est taillée de manière à ménager un assemblage en embrèvement sur toute la hauteur de la pièce ; en outre, une mortaise, qui recevait un goujon, vient renforcer l'assemblage. A chacune des deux extrémités venait donc s'encastrent, en équerre, un élément de couronnement semblable à celui que nous avons conservé ; ces deux éléments étaient à leur tour reliés entre eux par un quatrième, parallèle au premier, qui achevait le rectangle. Le tout posait sur le dé de l'autel.

(1) ESPÉRANDIEU, *Recueil général des bas-reliefs...*, III, 1801 ; Inez SCOTT RYBERG, *Rites of the State Religion in Roman Art*, *Amer. Acad. Rome*, 1955, p. 115-117 et pl. 40. Une note de J. Descroix, *Les « suovetaurilia » de Beaujeu*, (*Bulletin de l'Association lyonnaise de recherches archéologiques*, 1935, p. 15-18, renseigne sur le remploi du relief comme linteau dans un porche d'église ; je remercie M. P. Willeumier, qui m'a signalé cette note.

Notre élément de couronnement est décoré de reliefs figurés sur sa face antérieure (ce sont ceux que nous allons étudier) ; et de reliefs décoratifs sur sa face postérieure (impossible à photographier), ainsi que sur les côtés, où ils sont interrompus par les embrèvements dans lesquels les éléments latéraux du couronnement venaient s'encastrent en équerre ; les reliefs décoratifs des côtés se prolongeaient évidemment sur ces éléments latéraux, et ornaient leur face antérieure. Puisque l'élément que nous avons conservé portait une frise figurée, il devait constituer l'élément antérieur du cadre qui couronnait l'autel. Quant au décor qui court sur la face postérieure du même élément, il devait se continuer, lui aussi, sur les faces postérieures des éléments latéraux.

Au total, il faut se représenter un dé d'autel, surmonté d'une sorte de rambarde sur les quatre côtés. Cette rambarde est décorée de reliefs tant vers l'intérieur que vers l'extérieur du cadre qu'elle constitue ; vers l'intérieur, ces reliefs sont décoratifs ; de même vers l'extérieur, sauf sur la face principale de l'autel, où ils sont figurés.

Par ailleurs, la partie inférieure de notre élément, laquelle constitue son lit de pose et reposait sur le dé, porte, elle aussi, des reliefs. Mais ces reliefs, faits de rosaces, sont très plats, d'un travail médiocre, et très différents à tous points de vue des autres reliefs qui décorent l'élément ; ils sont certainement une adjonction postérieure. Selon toute vraisemblance, ils ont été exécutés à l'époque où l'élément fut remployé dans une église de Beaujeu comme linteau : la face inférieure était alors visible, et reçut cette médiocre décoration de rosaces.

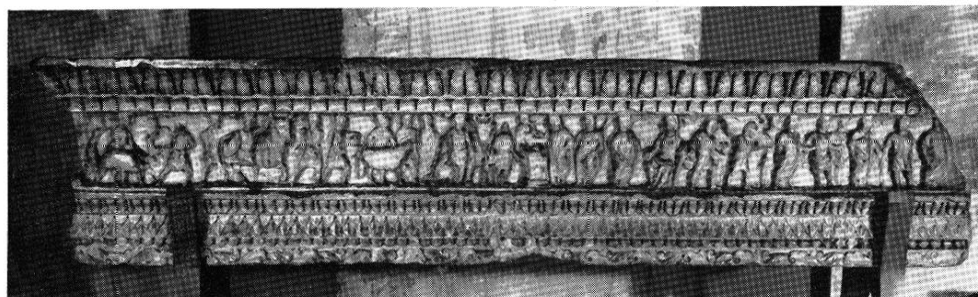


Fig. 1. -- Le Monument de Beaujeu (Rhône) au musée de Lyon.

Considérons la frise (fig. 1). A première vue, la scène qui y est représentée est incohérente : à gauche une *pompa* amène deux taureaux, un bœuf et une truie vers un autel sur lequel opère un prêtre voilé ; à droite une seconde *pompa*, où figure une autre truie, semble s'éloigner de l'autel, lequel est au centre du tableau. En réalité, il s'agit d'une narration continue dans le temps. Les deux processions n'en font qu'une et ne s'ordonnent pas par rapport à l'autel ; cette *pompa* unique, et le sacrifice qui est célébré devant l'autel, sont deux scènes chronologiquement distinctes, qui se sont succédé dans le temps. Mais le sculpteur a inséré, au milieu de la procession, la représentation du sacrifice qui en était vraisemblablement la conclusion ; ce qui crée la fausse apparence d'une *pompa* coupée en deux tronçons. La transposition, vers le centre d'une

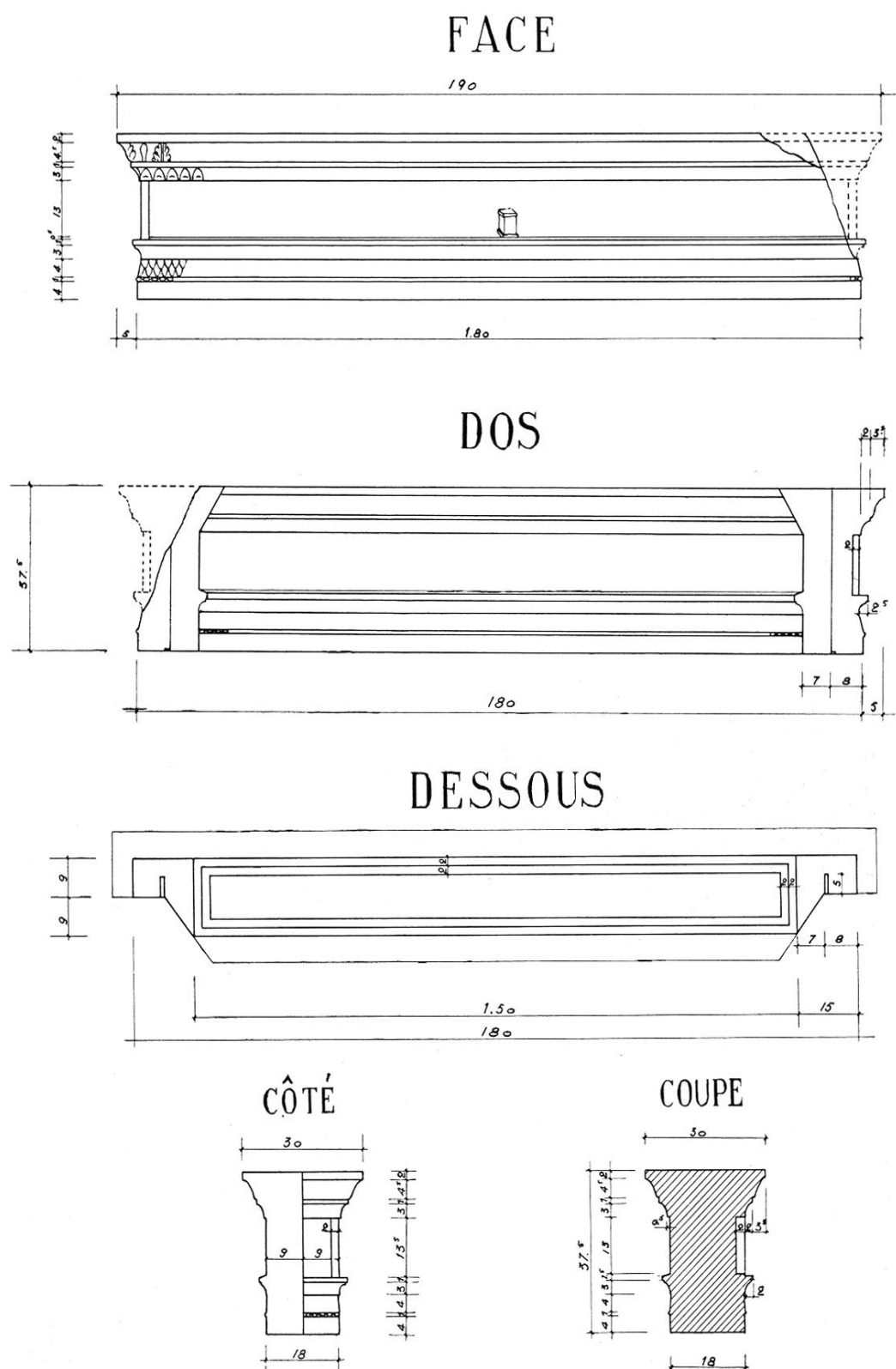


Fig. 2. — Relevé du monument de Beaujeu.

composition, d'une scène qui se placerait la dernière dans le temps, se retrouve, par exemple, sur un certain nombre de sarcophages « de généraux » : la scène de *sacrificium* en occupe souvent le centre, ce qui est chronologiquement absurde².

Décrivons d'abord la *pompa*, puis le sacrifice (fig. 3, 4 et 5).

La Pompa. — Interrompue en son milieu par la scène sacrificielle, elle se déroule sur toute la longueur du relief.

Un cortège s'avance de gauche à droite ; nous allons le décrire, en le remontant de droite à gauche. Viennent en tête deux licteurs en toge (nos 1 et 3, fig. 3), qui portent un faisceau sur l'épaule gauche³ ; l'un d'eux tient en outre une baguette ou *commetaculum*.

Ils encadrent un homme vêtu d'une tunique courte, tel un *minister* (n° 2, fig. 3), qui a dans la main gauche un objet peu reconnaissable, *capsa* ou *acerra* ; à la main droite, il tient un bâton épais qui touche presque le sol, et sur lequel il semble s'appuyer, par une fausse apparence qui a trompé Espérandieu. Mais un grand relief mutilé de Portogruaro, l'antique *Concordia*, permet de comprendre son geste⁴ : on y voit deux licteurs en *sagum*, avec faisceaux et *commetaculum*, qui précèdent un ministre en tunique courte, portant une hache sur l'épaule gauche, et tenant à la main droite un gourdin qu'il laisse pendre vers le sol (fig. 7). A *Concordia* comme à Beaujeu, il est clair que l'homme en tunique est un ministre du sacrifice, et que le gourdin, la *capsa* et la hache sont des instruments cultuels. L'usage d'assommer les bêtes offertes en sacrifice, avant de les égorger, est mainte fois attesté.

Les deux licteurs et le ministre sont suivis d'un *logatus*, esquissé en léger relief au second plan (n° 4, fig. 3), et d'un nouveau ministre en tunique, qui porte dans les deux mains des ustensiles malaisés à identifier : peut-être un coffret, et une sorte d'encensoir (n° 5, fig. 3). Nous verrons plus loin que le *logatus* doit être un magistrat municipal ; peut-être faut-il songer alors, à propos de l'encensoir, à un vers d'Horace qui décrit un duovir de Fundi, fier de sa toge prétexte et de la cassolette de braise, insignes de sa dignité⁵.

Ce groupe de personnages n'est pas sans rappeler un relief mutilé d'Osimo, l'antique *Auximum*⁶ : un licteur précède deux *logati* et un ministre en tunique qui porte le coutelas avec lequel il égorgera la victime (fig. 8). Les reliefs de *Concordia*, d'*Auximum* et de

(2) RODENWALDT, *Ueber den Stilwandel in der antoninischen Kunst*, Abhandl. Preuss. Akad. Wiss., 1935, 3, p. 5.

(3) La trace du faisceau du premier licteur, enlevé par une cassure, se reconnaît sur la photographie d'Espérandieu.

(4) *Notizie degli Scavi*, 1877, p. 39 ; le relief est au musée de Portogruaro. Il en existe une photo chez Alinari. Voir encore un relief de Palestrina, avec deux licteurs et des *ministri* : G. MORETTI, *Ara Pacis Augustae*, p. 296, fig. 198.

(5) HORACE, *Satires*, I, 5, 35-36 :

... insani ridentes praemia scribae,
praetextam et latum clavum prunaeque vatillum.

(6) G. V. GENTILI, *Auximum*, dans la collection *Municipi e colonie*, 1955, pl. 12. Je remercie M. G. V. Gentili, Surintendant des Antiquités de la Sicile Orientale, qui m'a communiqué une photographie du relief.

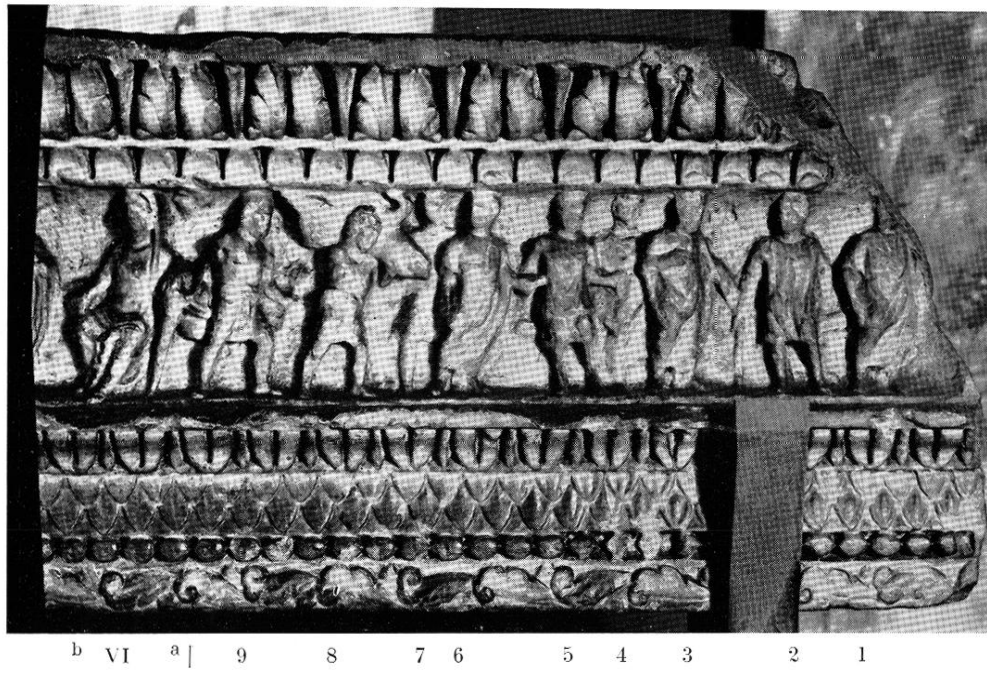


Fig. 3. — Détail, partie droite.

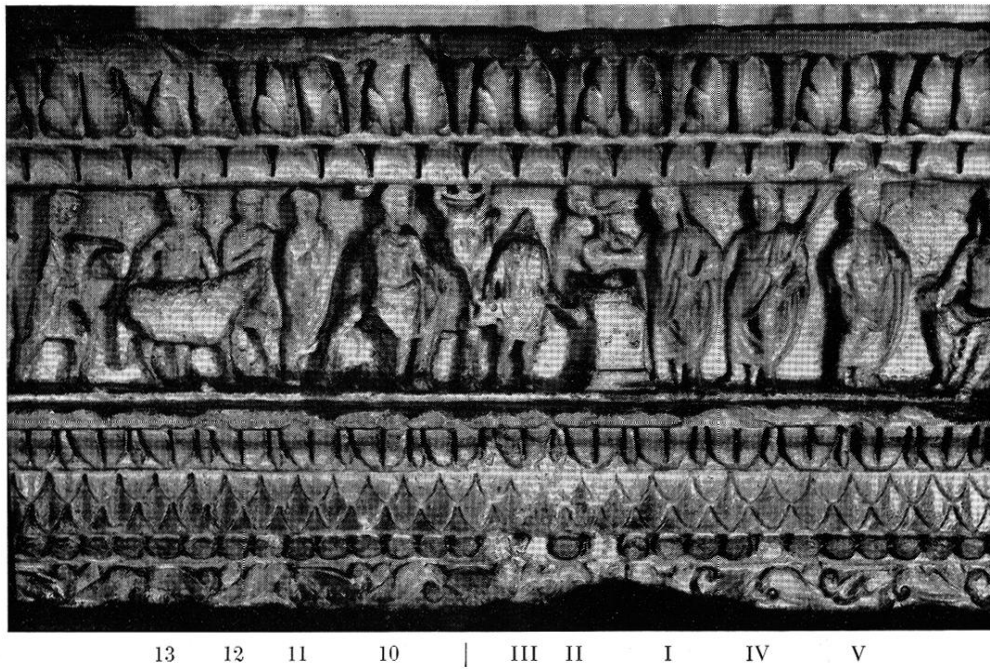


Fig. 4. — Détail, partie centrale.

Beaujeu sont évidemment des représentations de *pompa* municipale ; les licteurs qui y apparaissent sont ceux de la cité.

S'avancent maintenant quatre hommes : un *logatus* tenant à la main droite un rouleau, symbole d'autorité ; il se retourne comme pour vérifier si le cortège le suit (n° 6, fig. 3). A ses côtés, un ministre en tunique, qui se cantonne à l'arrière-plan (n° 7, fig. 3). Puis vient un autre ministre, portant sur l'épaule une truie vraisemblablement récalcitrante (n° 8, fig. 3). On aperçoit enfin un *popa*, nu jusqu'à la ceinture, la taille serrée dans le *limus* ; de la main droite, il tient un vase ; de la gauche, il brandit un maillet de sacrifice (n° 9, fig. 3).

La figuration de la *pompa* est interrompue ici par la scène sacrificielle, à laquelle assiste, à droite, une divinité sur son trône. Quand la *pompa* recommence, on voit un homme qui mène un taureau, lequel porte une mitre entre les cornes (*juncus auro*) ; on ne peut distinguer si la bête porte également un *dorsuale* ; l'homme est en tunique (n° 10, fig. 4). Il semble amener le taureau à l'autel, mais ce n'est qu'une apparence, car le prêtre n'en est encore qu'aux préliminaires du sacrifice ; et les sacrificateurs ne sont pas là : ils marchent en tête de la procession et semblent faussement s'éloigner de cette scène de sacrifice qui a été transposée au centre de la composition.

Derrière le taureau viennent d'autres victimes. Deux ministres conduisent un bœuf (nos 12 et 13, fig. 4). Un *logatus* les précède, qui se retourne comme pour vérifier le bon ordre du cortège (n° 11, fig. 4). Puis s'avance un homme en tunique qui marche à grands pas ; dans ses mains, un objet indistinct (n° 14, fig. 5). Derrière lui, un second taureau mitré est conduit ou poussé par trois hommes également vêtus de tuniques (nos 15, 16 et 17, fig. 5). Enfin, deux ministres vêtus de même font avancer une truie (nos 18 et 19, fig. 5).

Des arbres, visibles à l'arrière-plan (de part et d'autre du n° 19, fig. 5), indiquent que la *pompa* se déroule dans la campagne ; telle est, en effet, la signification d'un décor d'arbres sur les sarcophages et sur les reliefs en général.

Le Sacrifice. — Sans doute est-il célébré également dans le lieu champêtre que parcourt la procession.

Un prêtre, en toge et tête voilée, répand sur un autel quadrangulaire le contenu d'une patère (n° I, fig. 4). Sur l'autel, un plat semble contenir un gâteau. Selon un cliché fréquent, un joueur de double flûte est debout derrière l'autel (n° II, fig. 4) ; près de lui, un *camillus* tient un *gullus* et une patère (n° III, fig. 4). Nous assistons à la libation qui prélude au sacrifice proprement dit.

Derrière le prêtre, et tourné comme lui vers l'autel, se tient un *logatus* (n° IV, fig. 4) qui a sur l'épaule gauche un faisceau fait de deux verges, comme on en retrouve sur d'autres monuments⁷ ; ce licteur unique est, lui aussi, bien connu : c'est un maître de

(7) Relief de Metz, ESPÉRANDIEU, V, 4313 ; relief de Capoue, G. PESCE, *I rilievi dell' anfiteatro Campano*, n° 25 ; et J. HEURGON, dans *Studies Robinson*, t. 2, p. 931 et pl. 88 ; diptyque consulaire, DELBRÜCK, *Consulardipty.*, p. 4 ; arc de Cottius à Suse, ESPÉRANDIEU, I, 465. Sur la plaque B de la Chancellerie, le *logatus* maître de cérémonie, qui se tient près des Vestales, porte un *commelaculum*, et un faisceau fait de deux baguettes, qui se distingue bien du gros faisceau des licteurs en tunique qui figurent auprès de l'empereur, à droite : F. MAGI, *I rilievi flavi del Palazzo Cancellaria*, pl. 4.

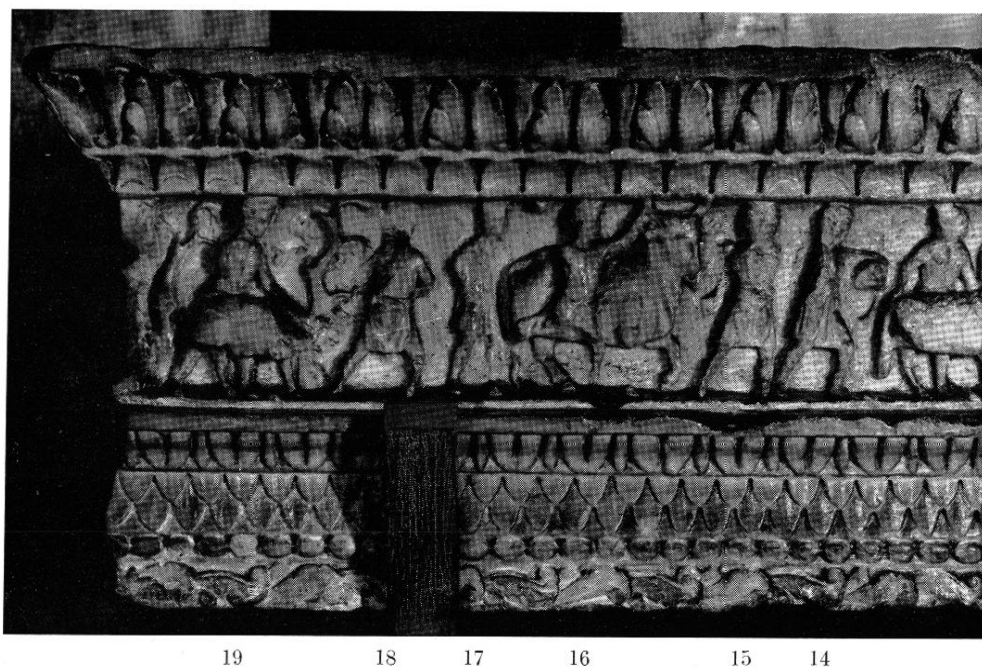


Fig. 5. — Détail, partie gauche.



Fig. 6. — Détail : la déesse et les masques de Fleuves (VI, a, b, fig. 3).

cérémonie, le *lictor curiatus*, comme l'appelle M^{me} Ryberg⁸ ; mais mieux vaudrait dire, peut-être, le *lictor popularis*⁹. Il préside à l'ordonnance d'une cérémonie officielle.

A droite de l'autel et du prêtre, dont elle est séparée par le maître de cérémonie et par un personnage en toge (n° V, fig. 4), une déesse est assise sur son trône (n° VI, fig. 4). Son vêtement est fait d'une tunique à manches longues et d'un manteau qui lui enveloppe les jambes ; sous le voile qui couvre sa tête, sa chevelure est ceinte d'un diadème. Tournée vers l'autel, la déesse assiste comme *numen praesens* à la cérémonie qui se déroule en son honneur. L'homme en toge, un *rotulus* à la main, qui se tient devant elle et la regarde, lui fait sans doute les honneurs du sacrifice (n° V, fig. 4).

A droite et à gauche de la tête de la divinité, deux figures en buste, indiquées par une simple silhouette, se détachent à peine du fond (*a* et *b*, fig. 3 et fig. 6). Leur tête imberbe, tournée vers la déesse, est moins sommairement modelée que leur corps ; ces deux figures ont la bouche ouverte ; mais ce ne sont pas des personnifications des Vents, car leurs joues ne sont pas gonflées et elles n'ont pas d'ailes sur la tête. Nous verrons que ces silhouettes qui encadrent la divinité assise sont probablement des personnifications de la Saône et du Rhône, entourant Cérès, diadémée et voilée, qui siège sur son trône.

Pour l'instant, nous savons qu'il faut reconnaître, sur le relief, une procession suivie d'un sacrifice de suovétauriles ; le lieu de la scène est champêtre ; enfin, comme le prouve la présence du licteur maître de cérémonie, il s'agit d'une solennité publique.

On peut préciser : d'une solennité municipale, comme il ressort de la provenance du monument (une cérémonie de Rome est exclue), ainsi que de la présence de deux licteurs en tête du cortège. C'est le couple de licteurs bien connu des magistrats municipaux¹⁰ ; ils sont attachés aux duovirs, comme nous l'apprennent la *lex Ursonensis*, plusieurs reliefs et d'innombrables pierres tombales de magistrats des cités.

Il est alors probable que ces magistrats eux-mêmes doivent figurer dans le cortège. De fait, il semble possible de les identifier. Tous les personnages du relief sont vêtus de simples tuniques, sauf huit, qui portent la toge. Parmi ces huit il faut compter d'abord

(8) *Rites of State Religion*, index, s. v. *lictor curiatus*.

(9) Sur le *lictor popularis*, DESSAU, *Inscr. lat. sel.*, n° 1908, 1909, 1917 ; *Notiz. Scav.*, 1891, p. 34.

(10) *Lex Ursonensis*, cap. I.XII. Chaque duvir avait deux licteurs attachés à sa personne (comme il ressort également de nombreuses pierres funéraires où sont figurés les faisceaux), mais n'avait le droit de les produire que durant ses tours de charge ; il en était de même, comme on sait, pour les consuls, dont l'alternance a servi de modèle à celle des duovirs, et qui produisaient leurs licteurs chacun à leur tour. Sur les monuments figurés où apparaissent les magistrats municipaux, les licteurs ne sont jamais plus de deux : ce sont ceux du duvir en exercice ce jour-là ; voir le relief de Capoue signalé note 7, et un relief de Castel Sant'Elia publié par CIOTTI, *Bullettino d'Arte*, 1950, p. 1. et C. ANTI, *Festschrift Egger*, T. I, p. 189 ; notons encore l'autel dit de Vespasien à Pompéi, *Bullettino Comunale*, 1939, p. 73 et *Atti Pontif. accad., Rendic.*, 23-24, 1947-1948, p. 174, ainsi qu'une scène de la Colonne Trajane, CICHORIUS, *Traianssäule*, pl. I.XI, section 220. Nous reviendrons sur la question dans un article à paraître sur l'iconographie des duovirs.

les deux licteurs duoviraux et le maître de cérémonie, avec leurs faisceaux sur l'épaule (nos 1, 3, IV) ; ainsi que le prêtre qui fait une libation à l'autel (n° I). Restent quatre *togati*. L'un d'eux s'avance en tête de la *pompa*, derrière les licteurs (n° 4) ; un autre, *rotulus* à la main, marche au milieu du cortège et se retourne comme pour vérifier si tout est en bon ordre (n° 6) ; un troisième fait de même, mais il n'a pas de *rotulus* (n° 11) ; un quatrième et dernier, *rotulus* à la main, est debout à côté de la déesse et lui fait les honneurs du sacrifice (n° V). Il est tentant de reconnaître en eux les quatre magistrats de la cité, parmi lesquels les duovirs *jure dicundo* seraient les deux hommes que distingue le port d'un *rotulus*, symbole d'autorité (nos 6 et V). Un seul de ces duovirs se tient près de l'autel (n° V), et, tourné vers la déesse, semble le responsable du sacrifice ; or on sait que les duovirs alternaient dans l'exercice de leur charge, comme les consuls ; ils ne prenaient pas en commun la direction d'une cérémonie ou d'un acte public, mais chacun à son tour y présidait seul. Nous n'hésitons pas à proposer cette identification des quatre *togati* du relief, car l'expérience semble bien prouver que les reliefs officiels reproduisent avec soin les réalités institutionnelles, et que les artistes qui les exécutaient recevaient, à cet égard, les instructions les plus précises ; les magistrats qui leur commandaient le monument pour la cité tenaient à y être représentés dans toute leur dignité.

De même, le prêtre en loge qui opère sur l'autel *velato capite* est certainement le pontife municipal (n° I).



Fig. 7. — Bas relief de *Concordia* (Portogruaro, Italie). Fragment de *pompa* municipale.

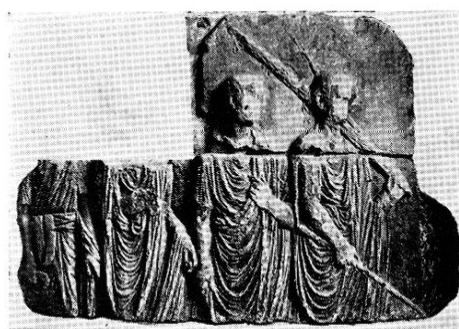


Fig. 8. — *Auximum* (Osimo, Italie). Fragment de *pompa* municipale. (Document obligeamment communiqué par M. G. V. Gentili).

Quoi qu'il en soit, la présence du couple de licteurs duoviraux et du maître de cérémonie suffisent à faire reconnaître sur le relief une solennité municipale. En somme, nous avons affaire à un cortège rustique suivi de suovétauriles, et conduit par les officiels d'une ville municipale, ou en leur nom.

Quelle est cette ville ? La présence de licteurs indique qu'il ne peut s'agir que d'une ville de citoyens romains ou de Latins. La bourgade de Beaujeu, d'où provient le monument, est à peu près à mi-chemin entre Mâcon et Lyon, à une quarantaine de kilomètres au NNO de cette dernière cité (v. la carte fig. 12) ;

elle peut donc se trouver sur l'antique territoire des Eduens, ou encore sur celui des Ségusiaves, dont les limites sont mal connues, ou enfin sur celui de Lyon, dont on ne sait jusqu'où il s'étendait vers le Nord. Nous avons donc le choix entre trois *civitates* : Autun chez les Eduens (ou Mâcon, si cette ville avait déjà le titre de cité à l'époque de notre relief) ; *Forum Segusiavorum* (l'eurs), chef-lieu des Ségusiaves ; et la colonie de Lyon.

Cette dernière cité est la bonne. Sur le relief, la Cérès assise, à qui le sacrifice est dédié, est encadrée de deux figures en buste, deux silhouettes tournées vers elle, qui ont la bouche ouverte comme les masques ou *silani* qui décoraient les bouches de fontaines (fig. 3, *a* et *b* ; détail fig. 6). Or, sur un médaillon d'applique de la vallée du Rhône, est figurée la Tutelle de Lyon encadrée de deux bustes de fleuves (fig. 9) : « La Tutelle de Lugdunum, écrivent P. WUILLEUMIER et A. AUDIN, apparaît avec une couronne tourelée sur la tête... Deux bustes latéraux, qui crachent de l'eau à la manière des fleuves, symbolisent selon toute vraisemblance, non pas des Vents comme le croit M. Alföldi, mais le Rhône et la Saône »¹¹. (V. fig. 10-11). Sur le relief de Beaujeu, les deux *silani* jouent, nous semble-t-il, le même rôle, la bouche ouverte pour laisser passer l'eau. Lyon était essentiellement la ville bâtie *ad confluentes Araris et Rhodani*. De même, la Mésopotamie au nom transparent est symbolisée, sur l'arc de Bénévent, par une femme qu'encadrent deux Fleuves couchés ; sur des monnaies de Gallien, la ville de Siscia est représentée par les deux Fleuves, la Save et la Kulpa, au confluent desquels elle est bâtie ; et, sur les monnaies d'Alexandrie, la personnification de la cité est entourée de deux figures qui incarnent les deux ports de la ville¹².

Nous proposons de reconnaître, sur le relief de Beaujeu, Cérès, protectrice des récoltes du territoire lyonnais, encadrée par les *silani* du Rhône et de la Saône.

(11) P. WUILLEUMIER et A. AUDIN, *Les médaillons d'applique gallo-romains de la vallée du Rhône*, Paris, 1952, p. 68 et fig. 96, qui font allusion à A. ALFÖLDI, *Tonmodel und Reliefmedaillons aus den Donauländer*, dans *Laureae Aquincenses*, I, p. 10 ; voir encore F. CUMONT, *Recherches sur le symbolisme funéraire*, p. 172. Les bustes de fleuves sont extrêmement fréquents, comme on sait, sur les mosaïques ; et de nombreux *silani* ou masques qui décoraient des bouches de fontaines ont été retrouvés. Sur les *silani*, voir par ex. ED. FRAENKEL, *Plautinisches in Plautus*, p. 91, n. 1. Le relief de fontaine que nous reproduisons fig. 11, d'après un négatif de l'Institut Allemand de Rome, est commenté par K. SCHAUENBURG, *Die Cameliden im Altertum*, *Bonner Jahrb.*, 155-156, 1955-1956, p. 80 et pl. 9. Notons encore un denier de D. Silanus, avec au revers un *silanus* barbu, la bouche ouverte : H. GRUEBER, *Coins of the Roman Republic in the B. M.*, vol. I, p. 248 et pl. XXXII, nos 15 et 16 (ici fig. 10). Je remercie M. P. WUILLEUMIER, qui a bien voulu m'autoriser à reproduire la photographie du médaillon de la vallée du Rhône.

(12) J. BEAUJEU, *La religion romaine à l'apogée de l'Empire*, Paris, 1955, t. I, p. 435, sur l'arc de Bénévent. Pour Siscia, A. ALFÖLDI, *Die Vorherrschaft der Pannonier*, dans *25. Jahre römisch-germ. Kommission*, p. 13. Pour les monnaies d'Alexandrie, R. S. POOLE, *Greek Coins in the B. M., Alexandria*, p. LXXXIII.



Fig. 9. — Médaillon de la vallée du Rhône montrant la Tutelle de Lyon encadrée de masques de Fleuves. (Document obligamment communiqué par M. P. Wuilleumier).

Si le relief a décoré un autel public de la colonie de Lyon, faut-il en conclure que la région de Beaujeu, d'où il provient, relevait de la colonie ? Il nous semble que la réponse est affirmative, et que Beaujeu était une bourgade-frontière sur les limites nord de la colonie.



Fig. 10. — Monnaies de D. Junius Silanus, avec la représentation d'un *silanus* bouche ouverte. (D'après Grueber).



Fig. 11. — Relief de fontaine avec un masque de Fleuve. (Document de l'Institut allemand de Rome).

Ces limites sont mal connues. Aucune borne n'a été retrouvée, aucun lieudit *Fines* n'est signalé par les Itinéraires ou reconstitué grâce à la toponymie. L'épigraphie n'apporte pas non plus de lumières ; seule de toutes les cités gauloises, Lyon appartient à la tribu *Galeria* ; malheureusement, sur la quarantaine d'inscriptions trouvées entre Lyon et Mâcon, il n'y a pas la moindre épitaphe mentionnant la tribu du défunt.

Devant cette carence des documents, on comprend l'absence d'étude détaillée sur les frontières lyonnaises. Il semble pourtant qu'il ne faille pas désespérer ; une limite nord peut être déterminée avec quelque vraisemblance, grâce à des arguments indirects, et surtout grâce à la toponymie, qui permet de retrouver l'équivalent celtique d'un lieudit *Fines*.

Divers indices, en effet, laissent croire que le territoire de Lyon était limité, vers le nord, par le cours de l'Ardières, affluent de rive droite qui se jette dans la Saône à une quarantaine de kilomètres au nord de Lyon, après avoir arrosé les bourgades de Beaujeu et Belleville (carte, fig. 12).

1° Beaujeu, sur l'Ardières, située « aux bons passages et sur la frontière des anciens *pagi* », « à la frontière de l'inconstant pays lyonnais »¹³, est volontiers considérée comme

(13) G. DUBY, *La société aux onzième et douzième siècles dans la région mâconnaise*, Paris, 1953, p. 458.

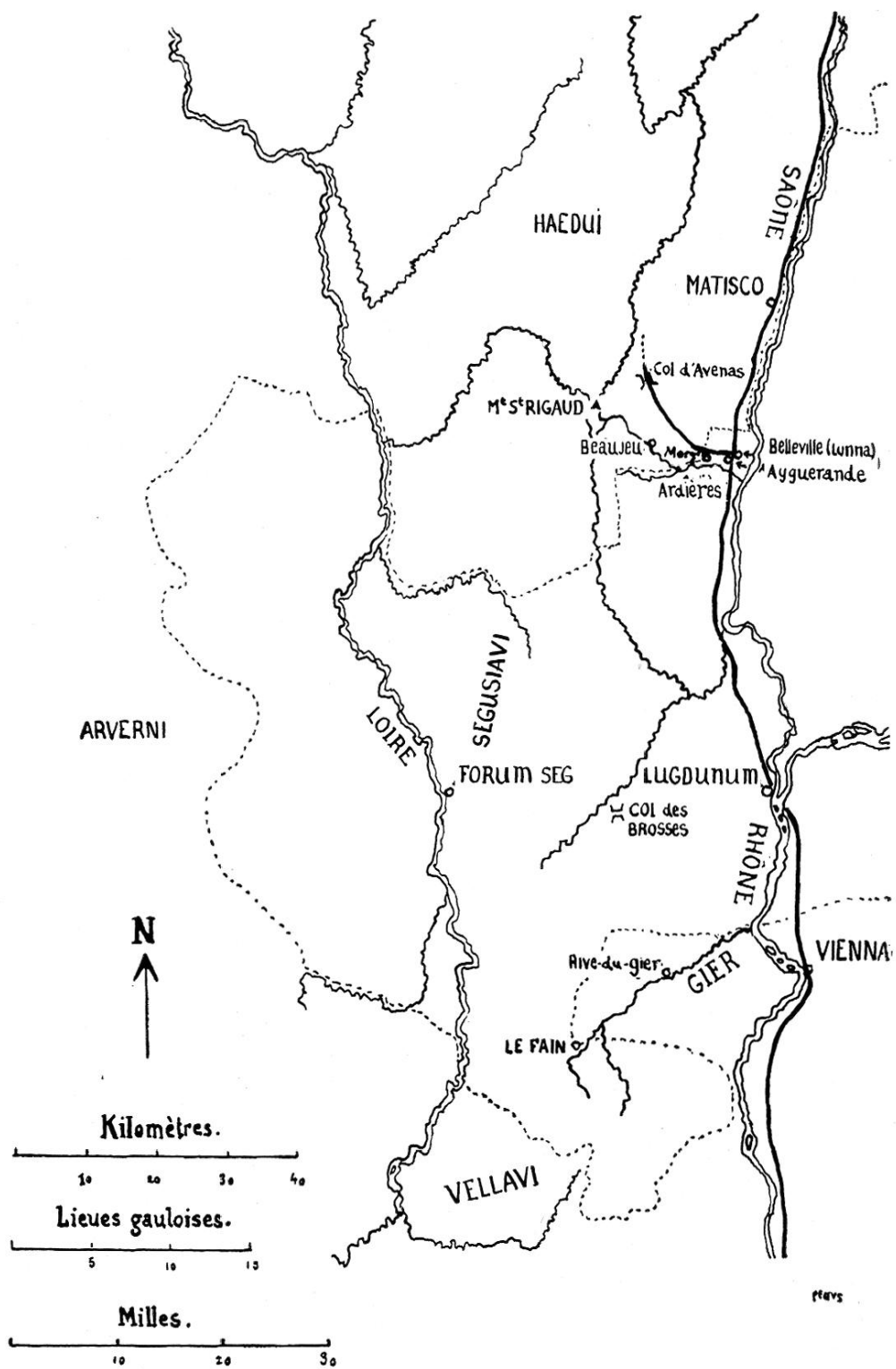


Fig. 12. — Carte des environs de Lyon et de la région de Beaujeu. Le pointillé indique les limites du diocèse de Lyon. (D'après la *Carte de la Gaule au commencement du V^e siècle*, publiée en 1865).

marquant la frontière historique de la Bourgogne et du Lyonnais. La bourgade est au pied du Mont Saint-Rigaud (1012 mètres), où l'Ardières prend sa source, et qui constitue une barrière naturelle, dominant au nord les collines du Lyonnais et marquant le partage des eaux entre cette région et le Charolais.

2° On sait que les limites des anciens diocèses prolongent d'ordinaire celles des *civitates*. Celles de l'archevêché de Lyon englobent malheureusement plusieurs *civitates*, dont celle des Ségusiaves ; sur la rive gauche de la Saône, elles s'étendent jusque vers Nantua. On peut noter cependant que la limite de l'archevêché de Lyon et de l'évêché de Mâcon faisait de Beaujeu, du côté de Mâcon, et de Belleville, du côté de Lyon, deux bourgades-frontières¹⁴.

3° L'*Itinéraire d'Antonin* signale, à vingt lieues gauloises de Lyon, et à dix lieues de Mâcon, l'étape de *Lunna*, qui correspond à peu près au bourg de Belleville, sur le confluent de l'Ardières et de la Saône¹⁵ ; c'est une étape de confluent. Il semble du reste que le nom de *Lunna*, avant de désigner la bourgade, ait été le nom de l'Ardières elle-même ; *Lunna* est en effet attesté ailleurs comme hydronyme, et représente le prototype de l'Orne-Champenoise, dite *aqua de Lunna* en 1098¹⁶. Il est très fréquent de voir une station porter le nom de la rivière que traversait la route¹⁷. Belleville, sur l'Ardières, est en somme une ancienne *mutatio ad Lunnam*, un relais près de la rivière. Était-ce une station-frontière ?

Bâtie sur l'Ardières, site de confluent et relais routier, Belleville comportait également le croisement de la route romaine qui gagnait Autun par le col d'Avenas¹⁸.

4° Il y a plus. Belleville comprend un hameau du nom d'Aiguerande. On reconnaît là¹⁹ un antique **Equoranda*, toponyme de limite bien connu, dont le second élément signifie « frontière », le tout pouvant équivaloir à « frontière d'eau » (?). On a relevé plus d'une centaine d'exemples de ce toponyme, qui permettent de reconnaître en lui un mot qui, dans la langue gauloise mourante²⁰, s'est fréquemment substitué au latin *finis*, pour désigner une station, relais, sanctuaire ou marché situé sur une voie, au passage d'une cité dans une autre²¹. Notre Aiguerande est sur un confluent, « à quelques kilomètres de la limite séparative des anciens diocèses de Lyon et de Mâcon »²². La seule existence de ce toponyme est une invite à placer sur l'Ardières la limite nord du territoire lyonnais.

(14) *Gallia Christiana*, t. IV (éd. de 1728), carte face à la page 1. Sur la géographie historique du Lyonnais et du Mâconnais, M. CHAUME, *Les origines du duché de Bourgogne*, 2^e partie, *Géographie historique*, p. 1014-1070, partic. p. 1017 et 1023-1027, et cartes face aux pages 1016 et 1088.

(15) P. WUILLEUMIER, *De Lyon à Mâcon*, REA, 41, 1939, p. 245.

(16) P. LEBEL, *Principes et méthodes d'hydronymie française*, Paris, 1956, p. 350 et 135.

(17) A. GRENIER, dans le *Manuel* de DÉCHELETTE, t. VI, vol. 2, I, *Les routes*, p. 267.

(18) P. WUILLEUMIER, *article cité*.

(19) P. WUILLEUMIER, *art. cit.* ; P. LEBEL, Le problème d'Equoranda, *Romania*, 63, 1937, p. 182.

(20) Il est très croyable que ce mot, tout gaulois qu'il est, ait servi, sous l'Empire, à désigner des lieux frontières de création postérieure à la conquête romaine ; cf. M. ROBLIN, *Le terroir de Paris aux époques gallo-romaine et franque* (Paris, 1951), p. 24 et 37.

(21) A. GRENIER, *Manuel, Les routes*, p. 177 ; A. DAUZAT, *La toponymie française*, p. 122 ; P. LEBEL, Le problème d'Equoranda, cité ci-dessus. Mais voir maintenant, sur le sens du mot, P.-M. Duval, *REA*, 60, 1958, p. 356 ; le fait demeure, cependant, que le toponyme **Equoranda* se rencontre surtout sur les *finis* : des *mutationes* se dressaient-elles aux frontières des *civitates* ?

(22) P. LEBEL, *art. cit.*, p. 182.

5° Entre Beaujeu et Belleville, sur les collines de rive gauche qui dominent la vallée de l'Ardières, on rencontre un second toponyme de frontière : les hameaux du Haut-Morgon et du Bas-Morgon (commune de Villié-Morgon, canton de Beaujeu, Rhône), dits *in agro Morgonico* en 920. Le mot semble signifier « endroit-limite » et se trouve appliqué à des localités de frontière²³.

La convergence de ces indices, et surtout l'existence d'un **Equoranda*, invitent à placer la frontière nord du Lyonnais à peu près sur l'Ardières, vers Belleville et Beaujeu.

Ajoutons que, dans la même région, un autre **Equoranda* est à la limite des anciens diocèses de Lyon et du Puy ; un troisième, à celle des diocèses de Lyon et de Clermont ; un quatrième est à Rive-du-Gier, à 35 kilomètres au SSO de Lyon. Comme le note P. Lebel, ils doivent marquer la frontière des Ségusiaves et des Vellaves, des Ségusiaves et des Arvernes, enfin la frontière sud de la colonie de Lyon, qu'il convient ainsi de placer sur le Gier, affluent de rive droite du Rhône ; en outre, on connaît sur le Gier, à Saint-Jean-Bonnefonds, un lieudit *Le Fain*, c'est-à-dire *Fines*²⁴.

Il est par ailleurs possible que l'Ardières, avant de séparer Lyon des Éduens, ait été la vieille frontière des Éduens et des Ségusiaves, et le Gier celle des Ségusiaves et des Vellaves ; auquel cas la région qui fut enlevée aux Ségusiaves pour constituer l'*ager* de la nouvelle colonie représenterait la partie orientale de l'ancien territoire de ce peuple, et aurait la forme d'une bande qui s'étendait, du nord au sud, sur toute la hauteur de ce territoire, le long de la Saône et du Rhône, de l'Ardières au Gier.

Si l'Ardières, avec Beaujeu, marquait une limite de l'*ager* lyonnais, l'autel public de la colonie que décorait notre relief était en somme un autel de frontière, une *ara finalis*²⁵.

Nous voici en présence de plusieurs données : un autel de frontière, dédié à Cérès, à laquelle sont offerts des suovétauriles, que précède une *pompa* champêtre, sous la direction des personnages officiels de la colonie. Comment organiser ces données ?

Une explication paraît s'imposer : la *pompa* et les suovétauriles constituent la cérémonie de consécration de l'autel. Il semble, en effet, que des suovétauriles marquaient la création ou la restauration d'un monument cultuel, afin de sacrifier l'espace occupé par ce monument. Les Frères Arvales célébraient un *lustrum missum* et offraient des suovétauriles pour la restauration d'un

(23) P. LEBEL, *Principes et méthodes d'hydronymie*, p. 322.

(24) P. LEBEL, Le problème d'*Equoranda*, cité ci-dessus (n° 19), p. 182-184.

(25) *Ara finalis*: HYGIN. *Grom.*, 199, 1 Lachm.

temple ou d'un autel²⁶ ; Vespasien fit de même pour celle du temple de Jupiter Capitolin : *lustrala suovetaurilibus area*²⁷ ; la dédicace d'un trophée s'accompagnait aussi de suovétauriles²⁸ ; et on a proposé récemment d'interpréter de la même manière la *pompa* et les suovétauriles qu'on voit sur une paroi du mithréum de Sainte-Prisca²⁹. La colonie de Lyon, ayant élevé à Cérès une *ara finalis*, serait venue en pompe consacrer l'autel par des suovétauriles, sous la conduite de ses magistrats.

Explication d'autant plus séduisante qu'elle permet de comprendre la composition du relief, et qu'elle offre un parallèle illustre. On se souvient que la scène de sacrifice, qui chronologiquement vient après la *pompa*, a été transposée par le sculpteur au centre de la composition : l'autel, les officiants et la Cérès *praesens* semblent interrompre la procession. Cette transposition est peut-être due à un simple souci de mise en vedette. Mais peut-être aussi le sculpteur a-t-il voulu faire entendre que, même si le sacrifice n'avait lieu qu'après la *pompa*, l'autel n'en occupait pas moins, par rapport à celle-ci, une position centrale dans l'espace : bref, que la procession lustrale *tournait autour de l'autel*. Les représentations de suovétauriles que l'art romain nous a laissées présentent souvent la même disposition ; le cortège lustral et la scène sacrificielle y sont réunis en narration continue dans le temps, comme sur le monument de Beaujeu ; et l'autel avec le sacrificateur est au centre du cercle décrit par la lustration, comme il est logique, puisque celle-ci tournait autour de l'autel pour en sacraliser l'emplacement³⁰. Le cortège lustral se déplaçait dans le sens inverse des aiguilles d'une montre : or la *pompa* de Beaujeu, qui est probablement censée passer *devant* l'autel au moment où le sculpteur l'a saisie, est menée par les magistrats de gauche à droite : la tête du cortège, avec les deux licteurs, est à l'extrémité de droite du bas-relief (fig. 1 et 3).

(26) CIL, VI, 2099, 2104 B, 2107, cité par M. J. Vermaseren (v. *infra*, n. 29).

(27) TACITE, *Histoires*, IV, 53, 4, cité par M. J. Vermaseren.

(28) G.-Ch. PICARD, *Les trophées romains*, Paris, 1957, p. 246 et 250, d'après un relief d'Isernia, étudié par H. Fuhrmann, *Röm. Mitt.*, 2, 1949, p. 45.

(29) M. J. VERMASEREN, The Suovetaurilia in Roman Art, *Bulletin van de vereniging tot bevordering...*, 32, 1957, p. 10. Nous interpréterions volontiers de la même manière les suovétauriles d'un autel militaire reproduit dans S. REINACH, *Rép. Reliefs*, t. 2, p. 449.

(30) Voir Inez SCOTT RYBERG, *Rites of State Religion...*, ch. VIII, p. 104-119 et nombreuses figures. Citons entre autres, pour l'iconographie des suovétauriles, divers reliefs moins connus, qui ne nous intéressent pas directement ici : deux reliefs trouvés en Bulgarie, avec sacrifice des trois espèces d'animaux à Jupiter et à une Junon assise sur un cerf comme la parèdre de Jupiter Dolichenus : G. KAZAROW, *Archäologisches aus Bulgarien*, *Akad. Wiss. Wien*, phil.-hist. Kl., Anz., 14-15, 1942, p. 179 ; *ibid.*, 54, 1947, p. 300 ; et un relief présentement dans le commerce des antiquités à Rome, signalé par C. VERMEULE, *AJA*, 61, 1957, p. 115 : un homme *velato capite* offre des suovétauriles devant un autel ; j'en ai une photographie (ici fig. 16) ; comme provenance, le marchand a indiqué à M. Vermeule la Sicile, et à moi Rome.

Nous avons donc, à Beaujeu, la lustration de consécration de l'autel à Cérès ; elle tourne autour de cet autel, mais la disposition toute en longueur du relief a obligé le sculpteur d'aplatir le cercle formé par la *pompa*, l'autel conservant sa position centrale. Il existe un parallèle, saisissant à d'autres égards : un des reliefs de l'*Ara Pacis* nous fait assister à la *pompa* des suovétauriles qui ont marqué la *constitutio* de l'autel, le 4 juillet de l'an 13 avant notre ère ; on y voit le cortège, ouvert par des licteurs, où se mêlent officiels et ministres en tuniques qui amènent les animaux (fig. 14). Or ce relief, comme celui de Beaujeu, constitue la décoration du couronnement de l'autel (fig. 13)³¹. A Beaujeu comme à l'*Ara Pacis*, la décoration du couronnement perpétuait donc le souvenir de l'instant originel du monument : sa consécration par une lustration, qui avait fait le tour de l'autel, suivie de suovétauriles célébrés sur l'autel lui-même. C'est cette double scène qui est représentée sur le relief.

Alors se pose une seconde question, toute différente : pourquoi l'autel de frontière de la colonie lyonnaise était-il consacré à Cérès ?

La présence d'autels sur les limites est bien connue, qu'il s'agisse de limites de provinces, de cités ou de domaines privés³². L'agrimenseur Hygin écrit : « Des bornes, des lignes de centuriation, des rivières très souvent, et aussi des autels de pierre, limitent le territoire d'une cité et le séparent de celui de sa voisine »³³. Ces autels s'élevaient aux Dieux Mânes, et marquaient l'emplacement d'un tombeau ; le hasard de leur position près de la frontière les avait désignés comme des repères commodes pour les agrimenseurs³⁴. D'autres fois, l'installation d'un autel sur les limites était intentionnelle ; ils étaient alors consacrés aux *Fines* divinisés³⁵, ou dédiés à l'empereur, de l'autorité de qui dépendaient les frontières. Il pouvait également arriver que l'*ara finalis* fût dédiée à la divinité du lieu ; sur le *limes* de Germanie, non loin de la Saalburg,

(31) G. MORETTI, *Ara Pacis Augustae*, Rome, 1948, p. 182 et 280. C'est M. G. Moretti (*Ara Pacis Augustae*, p. 282) qui prononce le mot de suovétauriles à propos de la frise mutilée qui court sur les *sponde* qui couronnent l'Autel ; il est tentant, en effet, de restituer un porc sur la partie mutilée ; on évitera ainsi de devoir constater, avec M^{me} Ryberg (*Rites*, p. 42), que « the association of a ram, steer, and heifer as a triple offering is unparalleled in Roman religion ». Or M. Vermaseren a montré que les suovétauriles sont un sacrifice de sacralisation ; par ailleurs, un texte de Tacite (*Hist.*, IV, 53, 4) prouve que des suovétauriles ont accompagné la *constitutio* du nouveau temple du Capitole (cf. E. WELIN, *Die beiden Festtagen der Ara Pacis*, dans *Dragma Nilsson*, p. 500). Si ce sont alors des suovétauriles qu'il faut restituer sur les *sponde* de l'*Ara Pacis*, n'a-t-on pas là le moyen de trancher la vieille question *dedicatio-constitutio-consecratio*, et de rapporter la cérémonie figurée sur les *sponde* à la constitution, en l'an 13 ?

(32) A. GRENIER, dans le *Manuel* de DÉCHELETTE, t. VI, vol. I, *Généralités*, p. 172-179.

(33) HYGIN, 114, 7 Lachm.

(34) Il est très souvent question chez les Agrimenseurs des tombeaux utilisés comme limites.

(35) ESPÉRANDIEU, *Inscriptions latines de Gaule (Narbonnaise)*, n° 642.

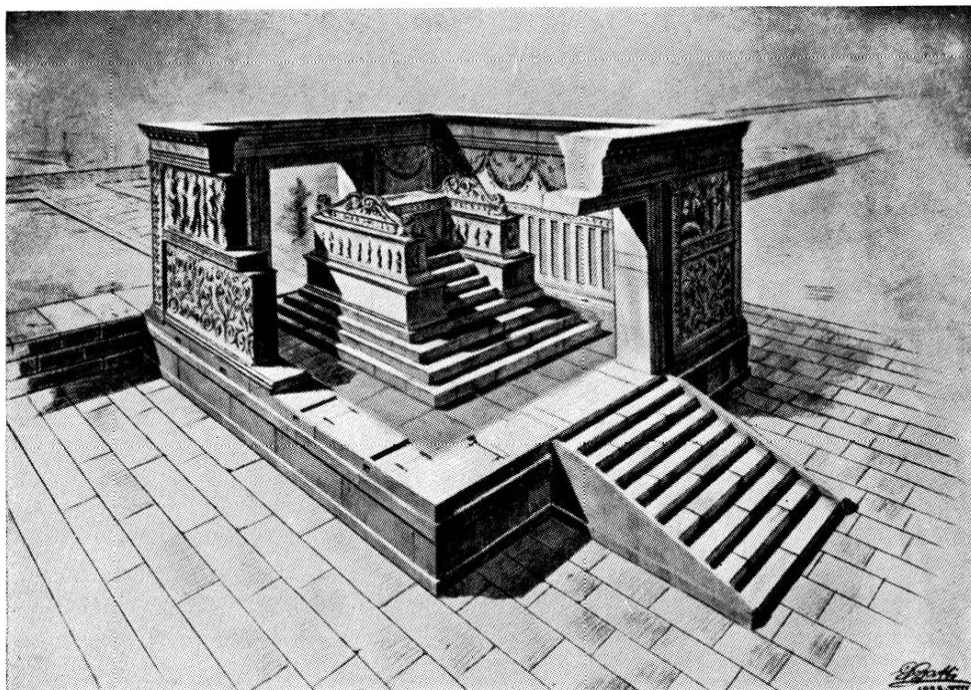


Fig. 13. — L'Ara Pacis : perspective du monument montrant l'autel et son couronnement. (D'après G. Galli).



Fig. 14. — Ara Pacis : couronnement de l'autel (avec l'aimable autorisation de M. G. Morelli).

aux sources du Kirdorfer Bach, une dédicace aux Nymphes marquait la limite de l'Empire romain ; au-dessus de l'autel, une croix dans un cercle représente le *decus* des Agrimenseurs³⁶.

Mais quel rapport entre Cérès et les limites ? La déesse de l'*ara finalis* de Beaujeu, entourée des *silani* qui symbolisent les fleuves du Confluent, est en relation avec l'*ager* lyonnais. Or il existe un complexe religieux, d'allure populaire et qui demeure pour nous fort obscur, où Cérès apparaît en liaison avec les terroirs et leurs limites ; sous l'Empire, ce complexe s'était réduit aux lustrations des *pagi* des cités, fêtes paysannes qui opposèrent partout, y compris en Gaule, une longue résistance au christianisme.



Fig. 15. — Corfinium (Pentima, Italie). Basilica Valvense. Sacrifice offert par une *sacerdos Cereris*. (Photographie G. Ville, avec l'aimable autorisation de M. V. Cianfarani).



Fig. 16. — Suovétauriles sur un relief de provenance inconnue, actuellement à Rome dans le commerce des antiquités.

La vieille religion romaine montre que Cérès, qui protégeait les récoltes d'un terroir, pouvait aisément devenir par là une protectrice des frontières, par une évolution inverse de celle qui fit de Mars, protecteur des frontières, un dieu à compétence agraire. A Rome, parallèlement à la lustration de la ville ou *Amburbium*, il avait existé un vieux rite de lustration de l'*ager Romanus*, les *Ambarvalia* de mai ; cette fête rustique s'achevait par des suovétauriles à Mars. La fête de mai des Frères Arvales prit la succession de cette antique cérémonie ; elle avait lieu à cinq milles de Rome, sur un point de la frontière de l'*ager Romanus antiquus*, et, désormais, les suovétauriles qui clôturaient la solennité étaient offerts à Cérès³⁷.

Déesse des frontières, Cérès se voyait nécessairement honorée par une lustration et des suovétauriles, puisque ces rites avaient pour valeur de sacraliser un espace après en avoir parcouru les limites. Les cités d'Italie centrale en fournissent un exemple ; le culte de Cérès y était célébré par des prêtresses municipales, *sacerdotes publicae Cereris* ;

(36) A. GRENIER, ouvrage cité, p. 175-177, fig.

(37) H. LE BONNIEC, *Le culte de Cérès à Rome*, Paris, 1958, p. 141-148.

ce culte pouvait consister en l'immolation d'une truie (on offrait des truies à Déméter), mais aussi en suovétauriles : un relief perdu de Carsioli en fait foi ; un autre, conservé à *Corfinium*, également (fig. 15)³⁸.

Prévenons une objection possible : à Carsioli est attesté un culte municipal de Cérès, avec des suovétauriles qui ont été nécessairement précédés d'une *lustratio agri* ; le relief de Beaujeu ne s'expliquerait-il pas semblablement par un culte municipal de Cérès ? Mais un pareil culte, qui semble du reste être tombé assez tôt en désuétude, est propre à l'Italie centrale et s'explique par son passé religieux ; il serait non moins invraisemblable d'en supposer l'équivalent en Gaule que de postuler qu'il existait à Lyon un équivalent municipal de la fête de mai des Arvaies.

Il est en revanche une fête de Cérès qui était très populaire sous l'Empire, en Gaule comme ailleurs : la lustration des *pagi* rustiques au début de l'été ; le cadre où se déroulait cette fête n'était pas la cité, mais le *pagus*, et les magistrats municipaux ne devaient guère s'intéresser à cette fête de rustres ; aussi bien nous est-elle surtout connue à basse époque, pour la résistance qu'elle opposa au christianisme.

Les Agrimenseurs et quelques inscriptions attestent qu'en Italie les *pagi* étaient lustrés par les soins de leurs officiels, les *magistri pagorum*. Traitant des controverses qui pouvaient s'élever entre cités au sujet de la délimitation de leurs territoires respectifs, Siculus Flaccus ajoute³⁹ : « Mais les *pagi* eux-mêmes ont souvent des limites nettement reconnaissables. En ce qui concerne ces *pagi*, je ne pense pas que la question puisse se poser de savoir à quel territoire municipal ils appartiennent, mais seulement jusqu'où s'étend ce territoire. Eh bien, c'est ce que permet déjà de reconnaître la lustration du *pagus* à laquelle les *magistri pagorum* ont eu coutume de procéder (*vel ex hoc, magistri pagorum quod pagos lustrare soliti sunt*) ; il faut considérer alors que le territoire s'étend jusqu'où ils menaient leur lustration (*quatenus lustrarent*) ». Ne serait-ce pas des suovétauriles célébrés par un *magister pagi*, qui sont figurés sur un relief présentement dans le commerce des antiquités à Rome (fig. 16) ?

Selon toute vraisemblance, cette *lustratio pagi* se confond avec la cérémonie de lustration des moissons mûrissantes que les *menologia rustica* placent en mai : SEGETES LVSTRANTVR ; on y sacrifiait des *hostiae lustrales*, et les *pagani* pouvaient faire suivre la fête de plusieurs jours de bombance⁴⁰. Virgile évoque cette réjouissance, ou d'autres toutes semblables⁴¹ :

(38) Les *sacerdotes publicae Cereris* sont attestées par des inscriptions à Anzio, Formies, Capoue, Pouzzoles, Pompéi, Cassino, Sorrente, Carsioli, *Corfinium*, Pinna, Isernia, Sulmona, etc. Le relief de Carsioli avec des suovétauriles est au CIL, IX, 4052 ; je remercie M. Cianfarani, surintendant des Antiquités pour les Abruzzes et le Molise, qui a bien voulu rechercher, en vain, le document ; je l'ai personnellement recherché non moins vainement. — Par ailleurs, un relief conservé à la Basilica Valvense de *Corfinium* (signalé, mais non reproduit, dans *Notiz. Scav.*, 1899, 399) représente le sacrifice à Cérès d'une truie par une *sacerdos publica* ; je remercie M. Cianfarani, qui m'a autorisé à photographier et reproduire le document, et mon ami Georges Ville, qui en a exécuté pour moi un remarquable cliché (ici fig. 15).

(39) SICULUS FLACCUS, 164, 25 Lachm.

(40) CIL, I (2), p. 280-281 ; IX, 5565 ; IX, 1618.

(41) Sur ce texte difficile, P. GRIMAL, La cinquième églogue et le culte de César, *Mélanges Ch. Picard*, t. I, p. 412 ; H. LE BONNIEC, *Le culte de Cérès à Rome*, p. 134.

In primis venerare deos, atque annua magnae
 sacra refer *Cereri*, lactis operatus in herbis (...).
 Cuncta tibi *Cererem* pubes agrestis adoret,
 cui tu lacte favos et miti dilue Baccho ;
terque novas circum felix eat hostia fruges
 omnis quam chorus et socii comitentur ovantes,
 et *Cererem* clamore vocent in lecta (....).

Cette lustration des champs, en effet, se faisait en l'honneur de Cérès.

Ces fêtes populaires sont encore attestées à basse époque. En 397, aux environs de Trente, trois évangelisateurs, Sisinnius, Alexandre et Martyrius, furent massacrés par une foule de paysans furieux. Venus pour instruire dans la foi les campagnards du Trentin, ils avaient bâti une église à une quinzaine de kilomètres au NO de la ville, au Val di Non. C'est là qu'ils se heurtèrent à la procession rustique du *lustrum*, que Saint-Vigile-de-Trente, qui écrit au lendemain de l'évènement, décrit en termes significatifs : « ... cum (rustici) *lustrale malum circa fines agrorum* cuperent ducere scena ferali, et *sata nascentia* tam protererent quam foedarent, luctuosius ornatibus coronati, ululato carmine diaboli, *diversarum pecorum pompis* »⁴².

En Gaule même, comment ne pas songer au martyr de Saint-Symphorien d'Autun ? La *Vita* et Grégoire de Tours nous disent qu'à l'époque où vécut ce martyr — on ne sait si elle se place au second ou au troisième siècle —, les gens d'Autun promenaient solennellement une statue de Cybèle (*Berecintia*) à travers leurs campagnes⁴³ ; de Cybèle à Cérès, il n'y a pas loin⁴⁴ ; d'Autun à Lyon, non plus : ces *civitates* sont voisines.

Il n'est pas question de tout brouiller, et d'attribuer à la colonie de Lyon et à ses magistrats une fête rustique propre aux *pagani*, alors que rien ne permet de croire que ces réjouissances campagnardes en l'honneur de Cérès aient jamais fait partie des cultes officiels des cités. La lustration autour de l'autel et les suovétauriles qui sont figurés sur le relief de Beaujeu représentent la consécration de l'*ara finalis*, rien de plus ; la présence des magistrats municipaux et le parallélisme de l'*Ara Pacis* suffisent à nous en avertir. Mais on comprend pourquoi

(42) Saint Vigile dans Migne, *P. L.*, XIII, 553 (cf. Saint-Maxime-de-Turin, Migne, *P. L.*, LVII, 696) ; textes réunis dans *Acta Sanct.*, mai, t. VII, p. 38 ; *Dict. d'hist. et de géogr. eccl.*, s. v. *Alexander* n° 24. La fête de ces martyrs est le 29 mai dans le martyrologe hiéronymien.

(43) RUINART, *Acta sincera* (éd. de 1859), p. 125, cité par J. ZWICKER, *Fontes historiae religionis Cellicae*, p. 163 ; GRÉGOIRE DE TOURS, *De gloria confessorum*, 76, dans Zwicker, p. 180. Fête le 22 août dans le martyrologe hiéronymien.

(44) Il ne faut sans doute pas attacher un sens trop précis à cette mention de la Bérécyntienne par Grégoire de Tours ; il a voulu simplement parler d'une déesse, protectrice des terroirs. — Citons encore Sulpice Sévère, *Vita S. Marl.*, 12 : « Haec Gallorum rusticis consuetudo, simulacra daemonum candido tecta velamine misera per agros suos circumferre dementia ».

cet autel élevé en pleine campagne, près de la frontière, avait été dédié à Cérès : c'est en l'honneur de Cérès, protectrice de leur terroir, que les *pagani* du voisinage menaient la lustration de leurs champs et la poussaient jusqu'à la frontière (*qualenus lustrarent*, dit Siculus Flaccus) ; sans doute l'autel fut-il élevé en un point de la frontière où aboutissait d'ordinaire la lustration ; on peut croire qu'après sa construction les choses continuèrent de la même manière, et que ce fut désormais devant l'autel que les paysans offrirent les suovétauriles qui clôturaient sans doute la lustration de leur *pagus*.

Le monument de Beaujeu est le débris d'une somptueuse *ara finalis* que la colonie de Lyon avait élevé pour marquer ses frontières ; le relief représente la consécration de cet autel. Dressé en pleine campagne, sur les *finés*, l'autel fut dédié à Cérès, protectrice des terroirs et de leurs limites, et était probablement en relation avec la lustration que les *pagani* des alentours menaient chaque année, en l'honneur de Cérès, jusqu'aux extrémités de leur finage.

Paul VEYNE.